

---

***Le coyote rusé des Prairies* au centenaire de la Biennale de Venise**  
**Edward Poitras à la Biennale de Venise 95**

---

Number 65, June 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46467ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

(1996). Review of [*Le coyote rusé des Prairies* au centenaire de la Biennale de Venise : Edward Poitras à la Biennale de Venise 95]. *Inter*, (65), 54–55.



## Le COYOTE rusé des Prairies au centenaire de la Biennale de Venise

### Edward POITRAS à la *Biennale de Venise 95*

Quand je suis entré au Giardini, deux impressions se sont heurtées dans ma cervelle. D'abord, tous ces pavillons nationaux, une trentaine, devaient sûrement dériver d'une ancienne exposition universelle, comme celle de *Terre des Hommes* à Montréal en 1967. Du moins participer du même esprit. Une sorte de Communauté européenne élargie avant la diplomatie, pensai-je.

Par contre, me suis-je dit, que voilà de petits pavillons ! Ils ont presque tous la particularité d'être soumis, en quelque sorte, à d'énormes, très hauts platanes et autres arbres magnifiques de ce parc de Venise. Si les arbres n'existent quasiment pas dans cette ville arrosée de canaux, au moins ils règnent dans ce parc d'art !

Je me trompais sur l'origine des pavillons. Ils furent ordonnancés dans ce jardin par Napoléon, conquérant le royaume de Venise. Mais pas pour les arbres. Les grands arbres trouvent d'ailleurs la plupart des bâtisses. L'architecture entoure, mais se laisse défoncer par la nature. Même que les arbres recèlent, on va le voir, une des clés pour bien comprendre la force d'intervention des œuvres de l'artiste, coyote filou infiltré dans le pavillon du Canada. Ce n'est pas rien.

Edward POITRAS va prendre acte habilement d'un de ces géants qui transperce le petit pavillon canadien.

Dans le catalogue accompagnant son passage au centenaire de la *Biennale de Venise*, Gérald MacMASTER insiste d'ailleurs sur l'importance du lien établi par POITRAS entre identité culturelle et nature : « Comme tous les nôtres, POITRAS vit un intense lien avec la terre, son paysage des Prairies auquel il appartient. »

En cela la socialisation métissée de l'individu n'a jamais altéré sa vision du monde intégralement amérindienne, comme le remarque MacMASTER : « POITRAS continue d'insister sur son lien avec la terre ; son attitude à son égard n'a pas changé. La terre est le lien spirituel, historique et physique qui donne aux autochtones leur identité. Perdre de vue cette notion a de sérieuses conséquences en ce qui concerne l'identité !. »

Je n'ai pas été surpris lorsque j'ai constaté que POITRAS avait entrepris d'enrubanner en rouge l'arbre à partir de sa base jusqu'à sa sortie par le toit. Mais l'effet de surprise a lieu lorsque le regard, s'élevant, rencontre une forme humaine enrubannée de tissu noir, en suspension, flottant au-dessus des êtres végétaux (l'arbre), minéraux (une pierre transportée ici depuis les Prairies), animaux (les ossements de coyotes) et humains (les regardeurs).

## L'arbre au centre du cercle

Ce faisant, l'artiste exprime non seulement une structuration rituelle ancestrale, mais, en la transposant dans une zone artistique du champ de l'art occidental, il lui donne une portée transculturelle entre Amérindiens et Européens et aussi transhistorique entre une mémoire immémoriale et une histoire centenaire.

La vision du cercle sacré, on le sait, est propre aux cultures amérindiennes des trois Amériques (notamment perceptible dans les rituels mortuaires mayas et iroquoiens par exemple). De plus, la forme momifiée et flottante dans l'arbre manifeste un trait fondamental de l'art amérindien actuel : la suspension. Par exemple, les chasseurs innus suspendent toujours les peaux des animaux qu'ils ont noblement chassés. Homologie intéressante, ce respect de la nature et des animaux est aussi à la base de travaux artistiques de nombreux artistes autochtones comme les sœurs Diane et Sonia ROBERTSON de Mashteuiatsh ou Domingo CISNÉROS de La Macaza, ami et maître à penser de POITRAS.

L'initiative de POITRAS à Venise renoue donc de manière originale, *in situ*, avec la Terre-Mère, clé de son appartenance identitaire.

Les touristes s'émerveillent aujourd'hui dans des villes comme Venise, devenues patrimoine mondial. *Coyote*, lui, demeure lucide. Il a la mémoire. C'est pourquoi dans les autres œuvres présentes dans le pavillon, il redit l'histoire de l'or ou bien embrouille l'identité et l'altérité des uns et des autres. *Coyote* rôde aussi autour de la pierre devenue cœur, en hommage à Sarain STUMP, premier maître d'art de POITRAS.

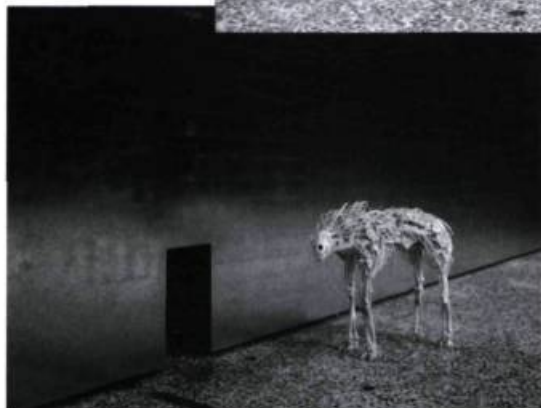
POITRAS lui-même, *Coyote* superbe, ne se représente-t-il pas à partir de multiples ossements de coyotes extirpés de chez lui, de cette prairie du sud de la Saskatchewan ? Bien sûr que ces ossements tout en suspension se font ossature-culture.

Une fois investi de l'esprit du territoire, *Coyote*/POITRAS pouvait investir la mémoire, personnelle et historique, agir sur la culture du temps (l'histoire européen-centriste) avec des éléments de la culture de l'espace (l'Amérique des Amérindiens certes mais encore des métissages). D'où cet hommage, par l'inscription au mur de leurs noms, à tous les soldats amérindiens qui ont participé aux deux grandes guerres de ce siècle pour que l'Europe soit libérée, entre autres, des totalitarismes.

De cette mémoire s'érige, massif, un mur d'or que *Coyote* osseux semble frôler. Les dorures fastes de l'Europe coloniale, espagnole, portugaise, française, anglaise, vénitienne même, ne reposent-elles pas quelque part sur la soumission et le pillage de l'or des Autres, notamment celui des Aztèques et des Mayas dans les Amériques mais aussi des peuples d'Afrique et des Indes ?

Edward POITRAS n'est pas le seul à refondre une solidarité qui puise dans les zones d'ombres de la mémoire historique. Yves SIOUI DURAND et ONDINOK, en créant au théâtre *La Conquête de Mexico* (1992) et *Le Désir de la reine Xoc* (1994), ont exploré ces thèmes.

Et cette souvenance, elle est aussi plus personnelle, individuelle. Il y a l'attachement de l'artiste envers ce Vénitien d'origine, qui fut



## Coyote rit avec Carcajou

Chez les Innus *Carcajou* est le personnage malicieux, chez les Saulteux, c'est le *Coyote*. Et ainsi de suite. Quasi surréel, tendu, il était là à Venise, *Coyote*. J'ai eu rapidement l'impression qu'il nous invitait au cœur de cette prestigieuse manifestation internationale – beaucoup d'artistes rêvent de s'y voir consacrés à titre d'artiste national – à quitter l'art, la mémoire,

le pavillon par l'imaginaire. Peut-être par cette petite peinture aux petits os, accrochée énigmatiquement, comme une toile conventionnelle.

Voilà comment *Coyote* ruse. Le filou avait encore à subvertir son propre statut d'artiste officiel canadien : se présenter comme un métis, mais avec sa carte d'Indien inscrit !

Sacré Edward POITRAS ! •

Guy SIOUI DURAND  
(Aéroport de Venise, 5 octobre 1995)



sensible à toutes les cultures aborigènes : Sarain STUMP, qui traversa en Amérique, monta au centre du Canada et qui, par son enseignement, devint un maître à penser pour Edward POITRAS pendant ses études au Indian College du Manitoba. Le respect des Aînés. *Coyote* a ouvert sa gueule et transposé à Venise une pierre-cœur choisie dans la prairie en Saskatchewan.

Un peu plus loin dans le pavillon, *Coyote* garde le paysage qu'il montre en photographie. Rien de bucolique. Signe de la modernité industrielle et urbaine, une usine est au centre de la plaine. Bien des Amérindiens dérivent maintenant dans les villes.

Pour plusieurs, ossements, momie, pierre et commémorations de héros amérindiens morts au combat ont pu paraître morbides, austères, voire funèbres. Encore là on retrace un trait culturel autochtone peu compris : l'humour comme agent de subversion devant la gravité des faits de l'existence.

1 Gérald MacMaster, Catalogue de l'exposition d'Edward POITRAS, Hull, Musée canadien des civilisations, 1995, p. 109.

